

**Sophie Hasquenoph**  
Maître de conférence à l'université de Lille III  
Spécialiste des ordres religieux

***Géraud l'ermite,  
fondateur du sanctuaire de Verdélais  
et la tradition érémitique***

*Conférence, 12 février 2012*

2012 a été l'année du 900<sup>e</sup> anniversaire de la fondation du sanctuaire de Verdélais par Géraud de Graves, sanctuaire qu'on peut souhaiter voué à un grand développement spirituel, dans les siècles à venir.

La France aime célébrer les anniversaires historiques ! Ainsi, l'année 2012 aura aussi été celle du 600<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Jeanne d'Arc (1412) et du 300<sup>e</sup> anniversaire de celle de Jean-Jacques Rousseau (1712), sans oublier le 200<sup>e</sup> anniversaire de la retraite de Russie et du drame de la Berezina(1812) ! On aurait pu en ajouter de nombreux autres... Mais, au-delà de cette mode/vogue mémorielle et de ses intérêts commerciaux, il faut voir dans toutes ces commémorations l'occasion de réfléchir sur le passé, en l'occurrence, celui de notre Église, et l'occasion de le considérer ou de le reconsidérer, au regard de l'existence des hommes et des femmes du 21<sup>e</sup> siècle, que nous sommes.

Nous voici donc rassemblés, aujourd'hui, autour de la personne de Géraud de Graves et de sa fondation. En quoi l'histoire de ce personnage nous importe-t-elle ? Vers quelle réflexion nous conduit-elle, pour notre foi et notre existence quotidienne ? Voilà quelques-unes des questions que nous nous poserons peut-être à l'issue de cette conférence. Il s'avère important, en outre, de savoir en quoi et comment l'histoire de Géraud de Graves, puis

celle du sanctuaire, s'inscrivent dans la tradition de son temps ; en quoi et comment elle est représentative de son siècle. Car une aventure humaine est toujours celle d'un moment précis de l'histoire ; elle n'est pas intemporelle mais souvent, au contraire, significative de son époque. Élargissons, dans ce but, l'histoire de Notre-Dame de Verdélais, afin de mieux saisir l'originalité ou non de cette fondation et de son évolution.

Je vous montrerai ainsi comment le sanctuaire s'inscrit dans une tradition érémitique ancienne, qui fait à la fois son enracinement et sa force d'adaptation. Ce dernier point est fondamental car une tradition, quelle qu'elle soit, n'a d'avenir que si elle sait se renouveler et se moderniser, sans pour autant perdre son identité et son âme. De l'ermitage premier de Géraud de Graves à l'installation possible, aujourd'hui, d'une religieuse solitaire, en passant par la prise de possession des lieux par une communauté de Grandmontains, puis de Célestins, il existe assurément une *continuité érémitique du sanctuaire*.

Cette continuité est en elle-même très intéressante et constituera le fil directeur de cette conférence. Dans un premier temps, j'évoquerai l'histoire de Géraud de Graves et de sa fondation, en la replaçant dans la *tradition érémitique orientale*. Puis, j'évoquerai l'installation de la communauté religieuse érémitique, celles des moines grandmontains, au 12<sup>e</sup> siècle, suivie de celle des Célestins, au 17<sup>e</sup> siècle, qui traduisent un *renouveau de l'érémisme, à l'occidental* cette fois.

Avec cette expérience des Célestins, s'achève à proprement parler l'expérience de vie érémitique de Notre-Dame de Verdélais. Bref, à travers ces trois temps d'une histoire locale, nous verrons *trois aspects de la tradition érémitique* : origine de la tradition avec Géraud, renouveau de la tradition avec les Grandmontains, entretien, enfin, de la tradition, avec les Célestins. J'insisterai davantage sur le premier temps.

## *La découverte de l'érémisme par Géraud de Graves*

Il est clair, la fondation de Géraud de Graves s'inscrit dans une tradition érémitique qui vient d'Orient et qui, de ce fait-même, au Moyen-âge, n'est pas vraiment bien acceptée par l'Église d'Occident. Celle-ci trouve en effet dans cet érémitisme un élément de démesure, de folie même, qui le rend naturellement suspect et contraire à la mentalité occidentale. Voyons plus précisément les faits, et d'abord la découverte de l'érémisme par Géraud de Graves, à l'occasion de son départ en croisade.

### *Le départ en croisade*

Géraud de Graves est issu d'une famille de la noblesse féodale de Guyenne, de Saint-Macaire plus exactement, une cité marchande alors prospère, située aux portes du Bordelais. Le jeune Géraud est-il baptisé dans le prieuré bénédictin Saint-Sauveur de la cité, dépendant de l'abbaye Sainte-Croix de Bordeaux ? Peut-être... car il est de coutume, dans l'aristocratie féodale médiévale, de fonder, de protéger et de fréquenter les abbayes, ne serait-ce qu'à la veille d'un pèlerinage, d'un départ en croisade ou de la mort proche.

Peut-être, le jeune Géraud s'est-il fait bénir par un moine du prieuré, avant de partir en direction de la Terre Sainte, en l'an 1095 ? Cette année, de fait, le pape Urbain II lance son célèbre appel à la première croisade. L'épisode est bien connu : le pape convoque à Clermont un concile, consacré d'ailleurs essentiellement à des problèmes de discipline au sein de l'Église catholique.

Ce n'est qu'en clôture du concile qu'il prononce un vibrant appel à tous les chevaliers de France et d'ailleurs, à se mobiliser pour sauver le tombeau du Christ, menacé par les musulmans. Il les abjure, par là-même, de cesser leurs guerres fratricides, d'oublier leurs haines familiales et leurs querelles de voisinage, afin de s'unir pour com-

battre l'Infidèle et délivrer leurs frères chrétiens d'Orient. Certes, le chemin sera long et difficile, les prévient-il, reprenant les paroles de saint Mathieu dans son Évangile (16,24) : « *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive* ».

Mais la foule est enthousiaste, rapporte l'historiographie et l'appel à la guerre sainte est très vite relayé par des prédicateurs itinérants comme Pierre l'Ermitte. L'élan est donné et très vite, le succès de la mobilisation dépasse les espérances du pape. De grands chevaliers s'engagent au cri de « *Dieu le veut !* », suivis par nombre de leurs vassaux et, parmi eux, du jeune Géraud de Graves.

Le *miles* (le soldat) devient ainsi, du jour au lendemain, le *miles Christi* (le soldat du Christ). C'est au cours de cette croisade, sans doute, que Géraud a ses premiers contacts avec l'érémisme.

### ***L'Orient : la terre de l'érémisme***

En effet, *l'Orient est la terre de référence de l'érémisme chrétien*. Pourquoi là plus qu'ailleurs ? L'on s'est souvent posé la question et plusieurs réponses ont été mises en avant : c'est d'abord, tout simplement, la terre du Christ, la première terre christianisée, qui pousse donc les « *assoiffés* » du Christ, les hommes en quête d'« *absolu* », à s'y installer et à y vivre sur ses pas ; c'est ensuite l'ardeur du climat, la chaleur extrême, qui contribuent, comme par contamination, à radicaliser les comportements des individus, notamment en manifestant un désir de pénitence excessive (un peu comme, bien plus tard, Thérèse d'Avila affrontée à la rigueur du plateau castillan) ; c'est également l'importance des espaces désertiques, qui rend plus facile l'isolement et exacerbe les passions spirituelles des hommes ; enfin, c'est le mode de vie traditionnel des peuples indigènes, bergers nomades, qui contribue à l'isolement et à l'habitude d'une spiritualité et d'une piété davantage individuelles que collectives.

Ainsi, l'on peut dire, à juste titre, que l'Orient, le Proche Orient précisément, sont plus naturellement voués au développement de l'érémisme que d'autres terres, notamment occidentales. Cela n'exclut pas pour autant tout autre espace géographique. En tout cas, l'érémisme se développe très tôt au Proche-Orient, sous différentes formes. C'est cela que va découvrir Géraud et qui va l'influencer, des années après, lors de son retour en Occident. Les formes d'érémisme sont diverses : on trouve les anachorètes (du grec *anakhôrein* signifiant "s'éloigner"), qui vivent en Orient au « désert » (*eremos* en grec), dès les premiers temps de l'Église, aux 2-3<sup>e</sup> siècles après J.C.

Quelques-uns de ces anachorètes sont des personnages édifiants, qui ne cessent d'alimenter l'iconographie religieuse pendant des siècles : c'est le cas de saint Jérôme, réfugié avec ses livres près d'Antioche, de saint Pacôme en Égypte, de saint Siméon le Stylite, installé pendant 36 ans au sommet d'une colonne, en Syrie, d'autres encore en Cappadoce ou ailleurs.<sup>1</sup> Bon nombre de ces reclus vivent dans des grottes, des arbres ou des tombeaux désaffectés, à l'instar de Jean de Lyco, en Égypte.

Certains, comme les sarabaïtes, vivent à deux ou trois par cellules. Mais au-delà de cette diversité vécue de situation, un *modèle de l'ermite* s'impose très vite : celui de *saint Antoine* (251 ?-356), dont la *Vie*, écrite par l'évêque Athanase d'Alexandrie, bénéficie d'un énorme succès<sup>2</sup> au Moyen-âge. Le jeune Antoine, en effet, mène dès l'âge de vingt ans, une vie d'ascèse et d'endurance, axée sur le renoncement de soi et le recueillement. Il se prive de sommeil, de nourriture, de confort et de soins corporels, il lutte avec les démons et les tentations...

Ce choix de vie est un véritable combat contre lui-même et contre les dangers extérieurs. Car dans la solitude et l'ascèse du désert, le danger est constant, à savoir un

---

<sup>1</sup> L. Regnault, *La vie quotidienne des Pères du désert en Égypte au IV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1990.

<sup>2</sup> Saint Athanase, *Antoine le Grand, Père des moines*, Paris, Cerf, 2007.

dérapage possible vers l'orgueil mais aussi vers des fantasmies divers, nécessitant une attention de tous les instants. « *Athlètes de Dieu* », les anachorètes sont des « *soldats* », comme le sont les croisés mais des soldats engagés à lutter contre leur propre chair et contre l'esprit du monde. C'est ainsi qu'ils n'hésitent pas à s'éprouver, en se jetant dans les orties ou des buissons d'épines, à se mutiler en se coupant la langue ou en se brûlant les doigts. Les *Vies des Pères du désert* ne cessent de rapporter les histoires édifiantes de ces ermites-soldats du Christ.

*Le chapitre XVIII des Conférences de Jean Cassien évoque une sorte de moines jugés dégénérés par l'auteur, qui les nomme sarabaïtes, d'après un terme copte. En fait, ces sarabaïtes perpétuaient le mode de vie érémitique le plus primitif attesté en Égypte dès le troisième siècle ; c'étaient des gyrovagues, des ermites errants, vivant au désert ou dans les bourgs sans règle fixe et pratiquant un métier pour subvenir à leurs besoins. Avec le temps, le développement du monachisme régulier, que ce fût le semi-anachorétisme antonien ou le cénobitisme pachômien, avait jeté le discrédit sur cette forme de vie anachorétique très ancienne mais non normée. La présente étude propose de reconnaître dans le terme copte sarakôte, errant, gyrovague, l'origine du mot sabaraïtae chez Jean Cassien, qui est sans doute le fruit d'une cacographie.*

A côté de ces ermites du désert, il existe aussi quelques ermites urbains, dont le plus connu est saint Alexis, au 5<sup>e</sup> siècle. Et puis, il y a au Proche-Orient, dès le 4<sup>e</sup> siècle, des *laures*, des colonies d'ermites, accordant néanmoins une petite place à la vie communautaire (*laura* : « *chemin étroit* » en grec), un peu sur le modèle des communautés de Juifs esséniens, décrites par Flavius Josèphe et Philon d'Alexandrie. Ces premières communautés érémitiques chrétiennes sont Pharan, dans le désert de Juda, Douka, près de Jéricho, mais aussi la communauté rassemblée autour d'Hilaire près de Gaza, en Palestine, région justement découverte par Géraud de Graves lors de sa participation à la 1<sup>ère</sup> croisade.

Ces ermites sont installés dans des huttes individuelles, édifiées autour d'un bâtiment central (*cenobium* ; *koinobium*) et d'une église. Deux fois par semaine, le samedi et le dimanche, ils se regroupent pour l'office religieux. Le reste du temps, ils le consacrent à la prière personnelle et à la contemplation solitaire.

Ces premières lares chrétiennes de Palestine se multiplient bientôt en-dehors de la Terre Sainte, en Égypte et ailleurs. Ainsi, au Proche-Orient, en Palestine notamment, *la tradition érémitique est ancienne*, ancrée dans les esprits, visible dans les paysages et elle se perpétue au-delà des temps primitifs de l'Église.

Il devient même normal, en Orient toujours, que des ecclésiastiques vivent une partie de leur existence, quelques années par exemple, en ermites, qu'ils fassent en quelque sorte, des stages d'érémisme, pour éprouver leur foi, avant de s'engager plus avant au sein de l'Église.

C'est le cas de saint Jean Chrysostome, futur grand évêque de Constantinople, au 4<sup>e</sup> siècle. L'érémisme temporaire ou définitif est ainsi une donnée du christianisme oriental. C'est ce que découvrent nombre de chevaliers d'Occident engagés dans l'aventure des croisades.

Deux solutions s'offrent à ceux d'entre eux qui sont séduits par ce modèle spirituel : le vivre sur place ou l'exporter en Occident. C'est ainsi qu'au lendemain de la 1<sup>ère</sup> croisade (1095-1099), quelques anciens croisés et pèlerins décident de ne pas rentrer chez eux et, à partir de 1130, de mener une vie érémitique sur les pentes du Mont Carmel, en Palestine.

Se plaçant sous la protection de la Vierge Marie, ils prennent le nom d'Ermites de Notre-Dame-du Mont Carmel. Là, ces anciens croisés vivent dans des grottes, comme les juifs Esséniens ou les premiers ermites de l'Église primitive.

Ils y demeurent jusqu'au 13<sup>e</sup> siècle. Car à partir de 1238, et par petits groupes successifs, ils abandonnent la Palestine (pour des raisons d'insécurité) et s'installent en Europe pour devenir l'Ordre des Carmes.

Finalement, si des croisés décident de rester en Palestine, ils sont beaucoup plus nombreux à rentrer en Occident et à ramener avec eux l'idéal érémitique oriental, à le diffuser et à le revivifier. C'est le cas de Géraud de Graves.

### *La diffusion en Occident du modèle érémitique oriental*

En réalité, l'idéal érémitique oriental s'est déjà diffusé en Europe, *par le biais des pèlerinages en Orient*, et d'abord en Italie et en Sicile. En Italie particulièrement - avant le grand élan des croisades des 11-13<sup>e</sup> siècles et la découverte de Géraud de Graves - se créent des ermitages regroupant des hommes attachés au modèle des Pères du désert. C'est le cas des ermites de saint Augustin. La finalité pour ces hommes est de *concilier vie érémitique et vie cénobitique*, comme l'ont fait les solitaires des laures palestiniennes au 4<sup>e</sup> siècle.

Sur le sol français, l'on connaît l'exemple du futur saint Martin de Tours, originaire de Pannonie (Roumanie actuelle), qui, dès le 4<sup>e</sup> siècle, vit en ermite, d'abord en Italie puis près de Poitiers, à Ligugé. Sa première communauté monastique de Ligugé n'est autre qu'une communauté érémitique.

Et puis, il existe dès le 5<sup>e</sup> siècle, quelques ermites vivant dans les forêts, que ce soit dans le Limousin (saint Léonard, ancien compagnon de Clovis) ou dans l'île de Lérins (midi de la France) ; ces derniers dépendent toutefois du monastère proche, où ils se rendent régulièrement pour les offices.

Cet idéal de retraite, d'érémisme et d'ascèse radicale, marginal néanmoins, ne disparaît pas au cours du Moyen-âge en Occident, et renaît même de temps en temps avec une certaine vigueur, cela pour deux raisons essentielles : d'abord du fait de la dureté des temps et, d'autre part, de l'impulsion nouvelle donnée par le mouvement des croisades.



*La dureté des temps* tout d'abord : le Haut Moyen-âge et l'époque féodale sont des périodes profondément marquées par la violence et les malheurs des temps (guerres, famines, invasions...). Les rapports de force sont constants entre les hommes ; la vie quotidienne est dure, violente ; elle n'a rien à voir avec ce que l'on vit à l'heure actuelle ! L'Église d'ailleurs essaie de canaliser la violence de la noblesse militaire, en instaurant la « *trêve de Dieu* », la « *paix de Dieu* », comme autant de temps de répit entre les guerres, duels et règlements de compte particulièrement brutaux.

C'est dans ce contexte là, à l'heure de la décomposition de l'Empire de Charlemagne et des invasions barbares des 9-10<sup>e</sup> siècles, elles-mêmes à l'origine de pillages et de nombreuses destructions de villages et monastères, que l'on observe *un premier véritable élan érémitique*.

Il s'agit en effet, pour les ermites souffrants dans leur solitude, d'expié par leur vie le mal et les souffrances des temps ; c'est ce à quoi ils s'engagent en tout cas. La *dévotion à la croix et aux plaies du Christ* est caractéristique d'une spiritualité doloriste adoptée par les ermites. L'érémitisme devient une sorte d'exutoire - une catharsis - de la violence. En outre, dans tout l'Occident circulent alors des manuscrits racontant la vie et les sentences des anachorètes orientaux. Dans les monastères européens et leurs écoles, on lit et relit avec passion les écrits des Pères d'Orient, comme la fameuse « *Vie de saint Antoine* ». Ce modèle séduit, fait école... L'idéal érémitique franchit ainsi les frontières géographiques et les générations. De désert de pierre et de sable en Orient, il devient désert de forêt et de montagne en Occident. Face à la violence engagée contre l'ennemi, il propose une violence contre soi et les démons.

### ***L'érémitisme et l'élan des croisades***

Mais si l'érémitisme se diffuse d'abord grâce aux pèlerinages, favorisé par la mentalité militaire, c'est surtout à partir du 11<sup>e</sup> siècle que l'érémitisme bénéficie d'un nou-

vel élan et se développe considérablement en Occident, sur notre terre de France notamment. La cause n'est autre que le début de la croisade. En orientant la noblesse militaire vers la croisade, l'Église espère canaliser, réorienter cette violence naturelle des chevaliers vers d'autres buts (rappelez-vous saint Mathieu et le discours d'Urbain II en 1095).

La croisade est vraiment un exutoire, comme l'est l'érémisme dans sa radicalité. En plus, elle met en contact les croisés avec le Proche-Orient et sa tradition érémitique. Ce n'est donc pas un hasard si, de retour de croisade, plusieurs d'entre eux, décident de vivre une nouvelle forme de radicalisme, religieuse cette fois, une nouvelle orientation de la violence : de la violence militaire à la violence contre soi, contre les démons et les tentations, comme nous l'avons dit. L'érémisme devient pour eux un nouveau combat. Encore une fois, le *miles* devient *miles Christi*.

*Géraud de Graves* ainsi, au cours d'un affrontement très violent près de Bethléem, lors de la 1<sup>ère</sup> croisade, fait un vœu : il s'engage, s'il en sort victorieux, d'élever une chapelle en l'honneur de la Vierge Marie. En quelle année a lieu exactement cet événement ? On ne le sait pas. Ce que l'on sait, par contre, c'est que de retour en Guyenne, après sa participation à la croisade, il se retire en 1112 au Luc, dans une vallée boisée près de sa cité de Saint-Macaire ; il y construit une chapelle, où il place la statue de la Vierge Marie et vit là, *en ermite, pendant plus de 40 ans*, jusqu'à sa mort survenue en 1159.

Or, il aurait très bien pu simplement édifier un lieu de culte marial, sans pour autant se faire ermite ! Non, ce qu'il veut alors, c'est la radicalité d'une vie pieuse, totalement tournée vers Dieu. Il veut vivre un autre combat. La croisade lui a permis cette révélation. Et il n'est pas le seul dans le pays. A partir du 12<sup>e</sup> siècle, les forêts, déserts occidentaux, se peuplent de plus en plus d'ermes.

Certains sont connus, comme Raoul dit « *de la Futaye* », installé dans la forêt de Saint-Sulpice, près de Rennes ; André, dans la forêt de la Chaussière, à la limite de

l'Anjou ; ou encore Vital de Mortain et Bernard de Tiron, dans la forêt de Basse-Normandie. A l'instar des Pères du désert, tous ces ermites s'adonnent souvent à un travail de vannerie, tressent des cordes, des corbeilles et des nattes... Et les candidats sont de plus en plus nombreux.

On vient voir les ermites, on essaie de leur parler, d'obtenir leurs conseils... Robert d'Arbrissel ainsi, retiré dans la forêt de Craon à la fin du 11<sup>e</sup> siècle, se voit obligé, face à l'affluence des disciples, d'exiger leur installation dans d'autres forêts voisines. La paix de l'ermite est à ce prix !<sup>3</sup> Mais combien d'autres, comme lui, sont troublés dans leur quiétude !

L'auteur du célèbre roman *Tristan et Yseult*, aux 12-13<sup>e</sup> siècles, consacre quelques pages à la rencontre entre l'ermite Ogrin et les deux amants. Voici ce qu'il dit : « *Un beau matin, comme les amants parcouraient ces grands bois, en quête d'herbes et de racines, ils arrivèrent par hasard à l'oratoire d'un vieil ermite qui se nommait frère Ogrin. Au soleil, sous un bosquet d'érables, auprès de sa chapelle, le saint homme, appuyé sur sa béquille, allait à pas menus... Repentez-vous, Tristan, car Dieu pardonne toujours au pécheur qui vient à repentance...* »<sup>4</sup> L'ermite les héberge, prie pour eux et les bénit avant de les laisser partir.

Cependant, et d'une façon générale, la vie en forêt est dangereuse comme dans le désert de sable et de pierre oriental, car les bêtes sauvages, les vagabonds et bandits de toutes sortes en font aussi leur refuge et leur territoire. Un chapiteau de Vézelay présente un ermite assassiné, battu à mort par deux diables, preuve, s'il en faut, de la réalité du danger ! C'est pourquoi, très peu de femmes ermites sont repérées au Moyen-âge, si ce n'est Ugolina de Biliemme, près de Verceil, évoquée par l'historien André Vauchez. L'érémitisme est globalement une affaire d'hommes.

---

<sup>3</sup> G. Plaisance, *Les Ermites forestiers*, n° spécial de *Présence au désert*, 1979, p. 1-27.

<sup>4</sup> Chapitre XX : « L'impossible repentance ».

En même temps, le danger est une garantie d'isolement pour l'homme de Dieu. Enfin, l'ermite qui défriche, bâtit et aménage un petit jardin et une chapelle comme frère Ogrin dans *Tristan et Yseult*, symbolise la maîtrise de la nature sauvage et des animaux farouches, qui représentent, eux, les forces du mal.

Il souligne ainsi par sa présence, la christianisation d'une contrée et l'ordre voulu de Dieu, face au désordre et à la non civilisation de la forêt. En tout état de cause, à l'heure où Géraud de Graves s'isole dans son ermitage de Luc, il faut bien comprendre qu'il n'est en rien original ; ancien chevalier, ancien croisé, il vit simplement jusqu'à sa mort un autre combat, plus discret, plus individuel mais non moins salutaire. Et l'histoire de Verdelais aurait pu s'arrêter là.

Or, ce n'est pas le cas puisqu'une communauté va s'y installer, à la suite de Géraud. Mais si l'on veut bien comprendre la suite de l'histoire, il faut aborder la question de *l'acceptation de la tradition érémitique orientale par l'Église romaine*. Or, justement, le problème est que l'érémitisme est suspect à l'Église d'Occident. Pourquoi cette « *peur de la folie orientale* » ? Comment la dépasser ? Nous allons voir que cette suspicion conduit l'érémitisme à prendre une nouvelle forme, seule gage de survie. Ce sera l'histoire des *Grandmontains*.

### ***Une évolution nécessaire de l'érémitisme : de l'ermite au moine-ermite***

#### ***La peur de la « folie orientale »***

L'érémitisme oriental - tel que nous l'avons décrit - se caractérise par des excès et un esprit de liberté, qui inquiètent, c'est certain, l'Église catholique d'Occident.

L'adaptation à la civilisation occidentale, nécessaire et légitime, s'accompagne dès lors de critiques et de dénunciations répétées, vis-à-vis de ce qui est « *folie* » aux yeux des Occidentaux.

Cette réalité conduit inmanquablement l'érémisme européen, importé, à évoluer en s'intégrant aux Ordres religieux, anciens ou nouveaux, à *transformer l'ermite en moine-ermite*. Cette évolution est aussi celle de Notre-Dame de Verdélais. Les Occidentaux critiquent en effet de plus en plus les ermites orientaux et leur mode de vie, tout à fait contraire à la mesure, à l'esprit de modération occidentale, celle d'ailleurs reprise et voulue par saint Benoît dans sa Règle monastique. Leur folie n'est ni comprise ni acceptée comme telle, sauf par les moines irlandais, disciples de saint Colomban.

La littérature médiévale, profane ou spirituelle, n'adhère pas à cette image des « *fous de Dieu* » hirsutes, sales et sauvages, plus proches de l'animalité que de l'humanité, comme l'est saint Alexis à Rome... même s'ils reprennent à leur compte la phrase de saint Paul : « *Nous sommes les ordures du monde et le rebut de tous jusqu'à présent* » (I Cor.4, 13).

Ce qui est sûr, c'est que, face à la « *démésure* » et à l'excès oriental, on préfère la « *mesure* » occidentale. En conséquence, la crainte vis-à-vis de ces « *fous de Dieu* » conduit de plus en plus de moines à repousser l'érémisme et à insister sur les dangers qu'il représente. Saint Bernard, comme d'autres en son temps, rappelle au 12<sup>e</sup> siècle la dangerosité de l'expérience érémitique : orgueil, tristesse, colère, illusion, acédie, c'est-à-dire dépression, ... les risques sont énormes ! « *Qu'y a-t-il en effet de plus dangereux, écrit-il, qu'un combat solitaire contre les astuces de l'antique ennemi, qui nous voit mais reste invisible... ? Une communauté au contraire, par sa puissance, est redoutable comme une armée rangée en bataille. Malheur donc à l'homme seul ! Car s'il tombe, il n'aura personne pour le relever.* »

La vie communautaire est préférable, dit-il en substance, excepté pour quelques-uns, éprouvés par l'âge et endurcis par l'expérience, qui peuvent un jour affronter seuls le désert. Mais ceux-ci restent des marginaux. De plus, jusqu'au 12<sup>e</sup> siècle, l'ermite occidental est souvent instable, itinérant, gyrovague comme le dénonce saint Be-

noît dans sa Règle, ce qui le distingue du moine attaché à sa communauté religieuse. Son *errance, qualifiée de suspecte*, symbolise pourtant la marche du chrétien vers le Royaume de Dieu, à l'instar de la marche du peuple d'Israël vers la Terre Promise. N'oublions pas que beaucoup d'ermites sont d'anciens pèlerins ou croisés, pour qui la pérégrination constante et le non repos sont une forme d'ascèse et de mortification.<sup>5</sup> Autre critique véhiculée à l'encontre des ermites : *leur liberté, leur indépendance institutionnelle*.

L'ermitte oriental est un homme pleinement libre, non dépendant d'un évêque ou d'une communauté religieuse. De plus, il ne respecte pas une Règle de vie précise, à l'instar des moines. Ses références sont plutôt des individualités qu'il honore et cherche à imiter : Moïse, Jean-Baptiste, Antoine ou le Christ, séjournant quarante jours dans le désert. Il ne prononce pas réellement de vœux religieux, si ce n'est en son for intérieur. Non lié juridiquement à l'Église, il peut recevoir des biens à titre personnel. Enfin, même s'il vit avec d'autres hommes, le petit groupe constitué n'est aucunement une communauté structurée sous la direction d'un supérieur. Tout cela fait de l'ermitte un homme libre et indépendant.

Or, cet état de fait ne convient pas à l'Occident. L'absence de Règle et le refus d'obéissance, reprochés notamment aux sarabaïtes par saint Benoît dans sa Règle, sont maintes fois dénoncés comme dangereux, livrés à leur propre volonté et par là même à leur orgueil. Le grand Yves de Chartres déclare « *ambitieux ceux qui veulent devenir maîtres, sans avoir jamais été disciples.* » Enfin, - ultime constatation négative - les *ermites ne sont pas prêtres*. De fait, nombre d'ermites présentés dans la littérature du Haut-Moyen-âge, ainsi dans *Le Chevalier au Lion* ou *Le Chevalier de la Charrette*, ne le sont pas, ce qui explique leur association, temporaire parfois, avec un prêtre.

---

<sup>5</sup> Dom J. Leclercq o.s.b., *Aux sources de la spiritualité occidentale*, op. cit., chap. II : « Monachisme et pérégrination », p. 35-90.

C'est le cas dans *Le Roman de Perceval* ou le *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes : dans ce dernier récit, le lecteur découvre, auprès de l'oncle de Perceval, un prêtre accompagné de son « *clerçon* », venus exprès célébrer la messe du Vendredi saint auprès de l'ermite et pour lui. Pour ce qui est de Géraud de Graves, à aucun moment, l'on ne nous dit qu'il devient prêtre. Bref, cet état général des ermites interpelle évidemment l'Église catholique, d'autant que ces hommes sont vénérés, recherchés mais non contrôlés par elle.

*L'indépendance fait toujours peur !* Si nous faisons un retour sur Géraud de Graves, nous constatons que l'homme installé en 1112 au Luc, près de Saint-Macaire, correspond tout à fait au modèle de l'ermite oriental introduit en Occident : laïc, libre, « *fou de Dieu* », vivant la solitude absolue et l'ascèse dans les bois, combattant les tentations de son corps et de son âme. Comparable en cela à de nombreux autres ermites, présents dans les forêts occidentales, au lendemain surtout de la première croisade, son expérience est certes unique (comme toute expérience) mais non originale. Elle s'inscrit dans un mouvement, un élan d'érémitisme bien connu en Occident, celui des 11-12<sup>e</sup> siècles. Or, cet élan ne peut durer, du fait de la suspicion de l'Église occidentale et de sa non-réceptivité de la tradition orientale.

Très vite, une évolution se dessine, (que nous allons retrouver à Notre-Dame de Verdelais), celle de l'enracinement *d'Ordres religieux érémitiques, en lieu et place de l'ermite solitaire dans sa forêt*. L'ermite marginal devient progressivement le moine-ermite intégré à l'Église et à un Ordre cénobitique, tout en conservant les valeurs de la vie solitaire.

### ***L'évolution vers des communautés cléricales d'ermites***

Il ne s'agit pas pour autant d'éradiquer l'érémitisme oriental mais *de le faire évoluer* vers une forme plus ac-

ceptable. Cela va se réaliser de plusieurs façons : par la cléricisation des ermites, par le regroupement de ceux-ci en communautés religieuses et par l'atténuation de la « *folie de Dieu* ». Cette évolution se dessine rapidement, dès la fin du 11<sup>e</sup> siècle, donnant ainsi naissance aux ordres érémitiques occidentaux : parmi eux, les *Grand-montains*, qui s'installent en 1160 dans la forêt du Luc.

Ces clercs réguliers vont alors renouveler la tradition érémitique et faire de ce lieu le sanctuaire réputé de Notre-Dame de Verdélais. L'évolution perçue à Notre-Dame de Verdélais est générale en Occident et progressive, offrant une image renouvelée de l'érémisme occidental. Les nouveaux ermites sont peu à peu intégrés à des communautés religieuses, deviennent des prêtres stables, vivant dans le respect d'une Règle religieuse, sous le contrôle et l'autorité de la hiérarchie ecclésiastique et appliquent une ascèse et un érémitisme mesuré.

Les romans et les chansons de geste des 12-13<sup>e</sup> siècles présentent cette évolution, proposant un ermite désormais beaucoup plus proche du moine. Cette évolution révèle aussi clairement un changement de mentalité et de société. A partir du 12<sup>e</sup> siècle, la spiritualité européenne insiste davantage sur le cheminement intérieur du chrétien que sur l'errance concrète, celle du pèlerin ou du croisé. L'errance devient même suspecte d'hérésie, de secte associée à la mendicité.

Plus que jamais, il s'agit pour l'Église d'Occident de *stabiliser les ermites* et, par là même, de les contrôler avec rigueur. Ce n'est pas un hasard si un bon nombre de tentatives érémitiques échouent à cette époque et s'achèvent par l'intégration dans les Ordres religieux. Désormais, le bon et respectable ermite se doit d'être stable, c'est-à-dire déjà presque un moine. On voit par conséquent nombre d'évêques et d'abbés, à partir du 12<sup>e</sup> siècle, chercher à *rapprocher, voire à intégrer les ermites*. Il s'agit pour eux de proposer une nouvelle formule de compromis avec le cénobitisme. Pour les nouveaux moines-ermites vivant en communauté, le monastère est dès lors présenté comme *un noviciat de l'érémisme*, autrement



dit, un temps de préparation, de contrôle et d'instauration de liens entre les moines. Au terme de ce temps de noviciat, libre au frère de se faire ermite, s'il en a la force et l'autorisation de son supérieur, puisque désormais il dépend d'une autorité religieuse.

On le voit, l'autorité se met en place presque insidieusement et de façon définitive. Celui qui est devenu moine-ermite n'est plus totalement libre.

Le *Grand Exorde* de Cîteaux donne néanmoins l'exemple de frère Guillaume qui « *obtint de son abbé l'autorisation de se réfugier avec quelques-uns de ses frères* » dans un lieu solitaire. « *Il vécut là en reclus dans une étroite cellule, pendant plusieurs années. Il s'y retira pour se livrer à une observance sévère et éviter de contrister ses frères, plus faibles que lui, par le spectacle d'une vie plus mortifiée que la leur. Il priait et jeûnait nuit et jour* » (*Livre 3<sup>e</sup>, chap. XV*).

L'important, on le voit bien, est la dépendance maintenue du moine-ermite avec son Père Abbé et l'observance continue de la Règle monastique. L'ermite est désormais soumis, non seulement à un supérieur mais à un texte, à une Règle. On est bien loin de l'image de l'ermite oriental ! Les contemporains ne cessent d'ailleurs d'affirmer l'appartenance de ces reclus à leur famille monastique.

Saint Pierre Damien, au 12<sup>e</sup> siècle, va même plus loin, en affirmant que la finalité de tous les moines est de finir leurs jours dans un ermitage, aboutissement de leur progression spirituelle : « *La vie au monastère, dit-il, n'est qu'une préparation à l'ermitage ; au monastère on ne fait que s'exercer à atteindre un but plus élevé... Saint Benoît, donc, en mettant l'homme dans un monastère, l'orienté vers un ermitage.* »

Si sa pensée n'est pas partagée par tous, du moins souligne-t-elle le rapprochement voulu et pensé de l'éremitisme et du cénobitisme.

En même temps que l'Église cherche de plus en plus à stabiliser les ermites, elle les *cléricalise* aussi. Cette tendance s'inscrit dans la même démarche de contrôle des

ermites et de rapprochement avec l'état monastique.<sup>6</sup> Cette évolution vers la « *sacerdotalisation* » des ermites est par ailleurs aussi celle des moines. Il faut se rappeler, en effet, qu'un moine n'est pas forcément un prêtre ; saint Benoît n'a jamais célébré une messe de sa vie !

A partir du 12<sup>e</sup> siècle, la tendance, en particulier à Cluny, est de favoriser l'accès des moines à la prêtrise. Le développement de la spiritualité christocentrique, en particulier chez les Cisterciens et les Prémontrés, favorise cet essor du sacerdoce et inspire le désir, chez beaucoup de religieux, de participer directement et personnellement au Sacrifice du Christ. La cléricatisation des ermites occidentaux est aussi celle des moines et, pour les ermites médiévaux, un pas supplémentaire vers la prise de distance vis-à-vis de l'érémisme oriental.

On le voit donc, à partir du 12<sup>e</sup> siècle, l'érémisme pur, selon le modèle de Géraud de Graves, se marginalise, tandis que se développe un érémisme à l'occidental, différent du premier. Quelles sont donc ces communautés cléricales d'ermites, communautés d'un nouveau type ?

### *L'intégration des ermites dans un Ordre religieux*

Le passage du premier au second érémisme s'opère progressivement ou plus radicalement ailleurs. L'évolution se fait *individuellement ou collectivement*, par fondation ou par intégration dans un Ordre religieux déjà existant, monastique ou canonial - de moines ou de chanoines. Les chanoines de Saint-Ruf, par exemple, absorbent nombre de petits groupes d'ermites. Par contre, l'ermite Pierre de Toulouse décide un beau jour de se retirer, seul, à l'abbaye de Clairvaux, attiré par le charisme de saint Bernard, comme le rapporte Le *Grand Exorde* de Cîteaux.

---

<sup>6</sup> J. Leclercq, « *Le sacerdoce des moines* », op. cit.

Mais le plus souvent, il s'agit de groupes entiers qui intègrent un Ordre, après la mort ou le départ du fondateur et souvent encouragés par les évêques locaux, désireux de toujours mieux contrôler les religieux. Les essais sont plus ou moins réussis ; il arrive fréquemment que les petites communautés se divisent sur le choix à opérer. Au moment de l'intégration, certains religieux refusent catégoriquement.

Il n'est jamais facile de changer de cap dans l'unanimité ! On le voit par exemple avec la communauté érémitique de Belle-Etoile qui, après maintes hésitations, intègre l'Ordre de Prémontré. Néanmoins, nombre de solitaires intègrent sans trop de difficultés une communauté monastique avec ses observances. La littérature de l'époque traduit encore une fois cette réalité. Dans *L'Histoire du Saint Graal*, Mordrain transforme l'ermitage où il s'est retiré en une abbaye de « *blans moignes* », donc sans doute de Cisterciens, et ceci dans un délai très court, moins d'un an après son installation en ce lieu.<sup>7</sup>

L'Ordre de Cluny attire par contre peu de candidats car trop éloigné de l'idéal érémitique. Les fastes de la liturgie, l'insertion fréquente des communautés en milieu urbain et la richesse des possessions monastiques ne conviennent guère à des religieux attirés par une vie d'ascèse et de pauvreté. L'Ordre de Cîteaux et les chanoines réguliers exercent au contraire *une attraction très forte*. Mais Cîteaux n'est pas vraiment un Ordre érémitique, même s'il existe en son sein des prieurés-ermitages, annexes de la vie cénobitique.

Certains de ces prieurés ne sont occupés que par un seul moine, qui mène alors une vie proche de celle d'un ermite. C'est le cas par exemple de Girart, moine de Saint-Aubin, envoyé par son abbaye au lieu-dit Le Brossay, afin d'exploiter la terre donnée à la communauté par un seigneur. « *Il vécut là comme un ermite du travail de ses mains, avec quelques cultivateurs* », écrit l'historien J. Dubois. Mais le plus original est la naissance et le déve-

---

<sup>7</sup> Éd. Sommer, p. 244, I. 4.

loppement réussi, notamment en Italie, d'Ordres religieux proprement érémitiques, comme les *Chartreux* bien sûr (1084) dans le Vercors, les *Camaldules* en Italie (1027), l'Ordre de *Chalais* près de la Chartreuse, le Val-des-Choux en Bourgogne et les *Grandmontains* dans le Limousin.

Certains ermites fondent également des Ordres de chanoines, ainsi l'ermite Roger qui, rejoint par deux clercs itinérants, fonde l'ordre des chanoines *d'Arrouaise* près d'Arras dans le nord. Les uns comme les autres, ils symbolisent *l'évolution réussie de l'érémitisme occidental*. Parmi eux donc, les Grandmontains, que nous allons retrouver à Luc près de Saint-Macaire.

## **D'un Ordre à l'autre : une vraie tradition érémitique**

★

### ***Les Grandmontains : une réussite sur le long terme (1160-1550)***

Les débuts de l'Ordre de Grandmont sont connus et j'allais dire « *normaux* », dans la logique de mes propos. En 1076, un certain Etienne fils du vicomte de Thiers, devenu ermite en *Calabre*, décide de fonder un ermitage à *Muret* près de Limoges. Après sa mort en 1124, le groupement érémitique, au statut incertain, évolue vers un Ordre religieux et prend racine autour de ce qui est devenu le monastère de Grandmont.<sup>8</sup>

Etienne, désormais appelé *Etienne de Muret*, décide non pas de choisir une des Règles monastiques existantes (saint Basile, saint Augustin ou saint Benoît) mais de placer son Ordre sous la protection de la « *Règle des Règles* » (*Regularum regula*), autrement dit, de l'Évangile.

---

<sup>8</sup> *L'Ordre de Grandmont. Art et histoire*. Actes des Journées d'études de Montpellier, 7-8 octobre 1989 recueillis et publiés par G. Durand et J. Nougaret, Montpellier, 1992 ; voir aussi G. Bresson, *Monastères de Grandmont. Guide d'histoire et de visite*, d'Orbestier, 2002.

Le texte est élaboré par le quatrième prieur, Etienne de Lissac (1139-1163), qui met au centre de son idéal, le souci de pauvreté et de « *radicalisme évangélique* », venu tout droit de l'érémisme oriental. L'esprit d'Etienne de Muret est respecté. En voici un extrait : « *1. Fils et frères très aimés, les divers itinéraires que les Pères ont décrits et qu'on appelle la Règle de saint Basile, de saint Augustin, de saint Benoît, ne sont pas le fondement même de la vie religieuse. Ils ne sont que des boutures. Ils ne sont pas la racine, mais la frondaison. Il n'y a qu'une Règle de foi et de salut, une Règle première et essentielle dont toutes les autres découlent comme des ruisselets d'une même fontaine : le Saint Évangile que les apôtres ont reçu du Sauveur. Agrippez-vous donc au Christ, la vraie vigne dont vous êtes les sarments.* »<sup>9</sup>

En 1188, le prieur *Gérard Itier* confirme cette volonté d'indépendance par rapport à l'idéal de saint Benoît, dans un texte intitulé *Explanatio super librum Sententiarum d'Etienne de Muret*. Les religieux ne veulent pas être des moines bénédictins ni suivre totalement sa pensée, si cohérente soit-elle. C'est pourquoi ils refusent de prendre en charge des paroisses et d'encadrer spirituellement des communautés religieuses féminines.

Ils vivent en forêt, au sein de petits monastères indépendants, de dix à quinze moines, appelés « *celles* » ou *cellae* (cellules). Cela rappelle évidemment l'érémisme de leurs origines. A l'instar des Chartreux ou des Camaldules moins connus, ils s'efforcent de concilier vie cénobitique et vie érémitique, en devenant un véritable Ordre monastique reconnu par Rome en 1317. Ce sont ces *Grandmontains* qui s'installent à Luc en 1160, en respectant la tradition érémitique du lieu et l'esprit de *Géraud de Graves*. Rappelons les faits : *Amadiéu*, seigneur de Saint-Macaire et ami de *Géraud* jusqu'à sa mort en 1159, appelle les *Grandmontains* à s'installer en ce lieu,

---

<sup>9</sup> Règle de Grandmont, Prologue, P.L. CCIV, col. 1135 ; voir dom J. Becquet, « La Règle de Grandmont », dans *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, 113<sup>e</sup> année, t. LXXXVII, Limoges, 1958, p. 9-36.

un an après sa mort, afin de poursuivre son œuvre. Par la charte du 27 juin 1160, il donne la vallée et le bois du Luc à l'Ordre et autorise les religieux à bâtir un couvent près de l'oratoire de Géraud. Or la fondation grandmontaine est jeune - trente six ans seulement ! Elle date officiellement de 1124 ; c'est donc un pari risqué que prend le seigneur mais sans doute a-t-il vu dans ces religieux l'opportunité d'établir une continuité érémitique, tout en se conformant à l'esprit des temps. Il préfère donc appeler une communauté d'ermites qu'un ermite !

Et Limoges n'est pas trop loin de Saint Macaire ! De fait, l'ordre de Grandmont se développe beaucoup dans cette partie sud-ouest du royaume, dans le duché d'Aquitaine protégé par le roi d'Angleterre Henri II Plantagenêt, époux de la célèbre Aliénor d'Aquitaine. Vers 1200, l'Ordre regroupe une centaine de monastères autour de la Maison Mère de Grandmont. Au Luc de Verdélais, l'esprit de Géraud de Graves est conservé, la dynamique régionale des Grandmontains est amplifiée, l'autorité de l'Église est assurée. Tout est parfait et promet un *grand avenir au sanctuaire*. De fait, celui-ci se développe rapidement. Les moines, ardents au travail, défrichent la région, assèchent les marécages, construisent des ponts et tracent des chemins. Ils transforment la région, la civilisent et l'humanisent.

Appelés d'une façon générale, les « *pauvres frères* » puis les « *bons hommes* », les Grandmontains sont très populaires en France au 12<sup>e</sup> siècle. La communauté du Luc de Verdélais n'échappe pas à la tendance. Par une bulle du 27 août 1182, le pape Lucius III accorde des faveurs à l'ensemble des maisons grandmontaines, dont Luc de Verdélais, ce qui ne peut que contribuer à son essor.

Par ailleurs, il existe une *source* près de la chapelle mariale édiflée par Géraud de Graves. Or, en 1185, une jeune homme de 15 ans, aveugle de naissance, qui se mouille les yeux avec cette eau, est subitement guéri. La nouvelle de cette guérison, considérée comme miraculeuse, se répand rapidement dans la région et même au-delà. Les pèlerins sont de plus en plus nombreux à venir

en ce lieu, notamment par la Garonne. Luc de Verdélais devient, comme beaucoup d'autres abbayes grandmontaines, un *lieu d'accueil des pèlerins*. Leur porterie - autrement dit, lieu d'accueil pour les pèlerins, hôtes et visiteurs de passage, est installée dans la clôture même et non à l'extérieur comme dans les autres familles monastiques ; elle est fréquentée assidument et le nombre croissant de pèlerins enrichit la communauté (nombreuses aumônes).

Certains visiteurs, prestigieux, sont remarqués comme la famille Plantagenêt : Richard Cœur de Lion, en 1190, puis le roi Henri III d'Angleterre, en 1253. Malgré les ravages opérés dans la région par la guerre de Cent ans, le sanctuaire des Grandmontains se maintient et se développe autour du culte marial. Certes, les moines grandmontains ne sont plus tout à fait des ermites, reclus et solitaires. Ils s'efforcent néanmoins de concilier un degré de solitude et d'ascèse, plus important que dans d'autres ordres monastiques (traditionnels), avec une petite vie communautaire (travaux dans les champs, les bois, offices religieux le dimanche...) et avec une ouverture sur le monde des laïcs, particulièrement celui des pèlerins venus honorer la Vierge de Géraud de Graves.

Il s'agit d'une vie mixte, qui fait la prospérité et la durée de la communauté pendant plusieurs siècles, jusqu'au début du 17<sup>e</sup> siècle. Il semble que les tout derniers Grandmontains soient partis en 1604.

### ***Les Célestins : un échec sur le moyen terme (1625-1779)***

Mais la communauté des Grandmontains est victime de la crise, dès la fin du Moyen-âge et les débuts de l'époque moderne. La conjonction des guerres (surtout la Guerre de Cent ans), des épidémies (la fameuse peste noire de 1348) et les famines à répétition, déciment la

population et en particulier la population monastique, vivant dans la promiscuité et sans défense.

A cette dépopulation s'ajoute la crise économique du Bas-Moyen-âge, qui se traduit par une baisse importante des revenus (les aumônes diminuent) et une perte d'influence des communautés religieuses. Certaines régions sont davantage touchées que d'autres, comme l'Aquitaine. Le climat d'insécurité constant, les jacqueries à répétition, les troubles liés au schisme de la papauté, favorisent les tensions au sein de l'Église et contribuent au délabrement du monde religieux. *La crise est tout autant temporelle, matérielle que spirituelle.* Au sein des familles religieuses, les conflits internes se multiplient, conflits d'autorité notamment, certains profitant de la crise pour chercher à s'émanciper.

On le voit tout particulièrement chez les Grandmontains, où les frères convers, donc de second rang, s'efforcent de rivaliser avec les frères de chœur. Ce désordre, cette crise d'autorité n'est pas faite, bien évidemment, pour redorer une image bien déliquescence du monde religieux. Mais encore une fois, la crise n'est pas propre aux Ordres érémitiques ; elle est générale. Dans ce climat néfaste, on peut comprendre que la communauté du Luc à Verdélais s'étiole, à la veille d'un grand conflit : les 36 ans des Guerres de Religion (1552-98).

De toute façon, le conflit entre catholiques et protestants n'améliore guère la situation locale. A nouveau, les destructions, les pillages de la part des troupes protestantes iconoclastes, perturbent les populations.

La vieille abbaye Notre-Dame de Verdélais n'est plus que ruines. Il faut attendre le 17<sup>e</sup> siècle pour qu'elle reprenne vie, grâce à une nouvelle communauté monastique, celle des *Célestins*. On peut néanmoins s'interroger sur l'opportunité, ratée peut-être, d'une véritable renaissance érémitique à Notre-Dame de Verdélais.

En effet, il existe *une grande vague érémitique des Temps modernes*, peu connue il est vrai, étudiée par J. Sainsaulieu, et qui correspond aux années 1590-1635.



Mais ce mouvement, qui s'amorce en 1590, s'accélère en 1598 avec la paix d'Henri IV, ralentit déjà à partir de 1621, pour finalement s'arrêter avec l'avènement de Richelieu. Pourtant, l'ermitage de *Grosbois*, aux portes de Paris, est fondé en 1642 ! Et ici et là dans le pays, au début du 17<sup>e</sup> siècle, de petites communautés d'ermites se développent, surtout dans le Nord-est de la France, encore en grande partie terre d'Empire (Lorraine, Franche-Comté...), ainsi l'institut des Ermites de *Saint-Antoine* en Lorraine. L'ordre des *Camaldules*, quant à lui, attire à nouveau pas mal de candidats. Il n'y a pas jusqu'aux « *Solitaires* » de Port-Royal des Champs, qui témoignent d'une volonté de s'isoler et de vivre en ermites. *Le contexte est donc favorable au mouvement érémitique*, du moins pour un temps.

Mais qui sont donc ces hommes, à la recherche d'un radicalisme religieux, comparable à celui des croisés du Moyen-âge ? La plupart sont ce que l'on appelle des ultra catholiques ou catholiques dévots, qui ont participé aux Guerres de Religion. Souvent d'anciens soldats ligueurs - membres de la Ligue ultra-catholique opposée farouchement aux protestants - ils refusent la paix religieuse signée par Henri IV.

Profondément déçus par cet accord, se sentant trahis par l'État et par l'Église catholique, ils préfèrent rompre avec le monde et se faire ermites. Leur décision est davantage une fuite en avant qu'une véritable quête spirituelle. C'est un choix de fin de vie, plutôt qu'une espérance de bâtir un nouveau chemin de vie. Or, peut-on bâtir quelque chose de neuf avec de tels hommes, qui cherchent un refuge personnel à leur mal de vivre ? Il ne semble pas.

Il faut du sang neuf, jeune et dynamique, pour redémarrer quelque chose. C'est sans doute pour cette raison que ces communautés vivent jusqu'à la Révolution française, s'étiolent progressivement et disparaissent avant ou pendant la Révolution. A Notre-Dame de Verdelais par contre, ce sont *les Célestins*, membres d'un véritable Ordre monastique, qui s'installent en mars 1625, sur la

demande du cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux. En effet, celui-ci, de passage à Luc, constate avec regret le délabrement des bâtiments et du sanctuaire, après l'abandon des Grandmontains, tout en observant le maintien d'un pèlerinage spontané au sanctuaire, par conséquent non totalement désaffecté.

Il songe donc à donner une nouvelle vie et une nouvelle chance à Notre-Dame de Verdélais. Mais il lui faut trouver pour cela une famille religieuse qui maintienne la tradition érémitique et mariale, sans pour autant éveiller la suspicion traditionnelle de l'Église catholique vis-à-vis des ermites. Le renouveau érémitique du début du 17<sup>e</sup> siècle lui semble propice à cette initiative mais il souhaite néanmoins un Ordre religieux solide. D'où son choix porté sur les Célestins, famille bénédictine de tendance érémitique, fondée au 13<sup>e</sup> siècle par le pape italien Célestin V. Ce dernier, en effet, est lui-même en son temps ermite dans la montagne des Abruzzes (sur le mont Majella). Il fonde l'ermitage du Saint-Esprit sans doute en 1248, accueillant une petite communauté de solitaires, intégrée en 1274 à l'Ordre bénédictin sous le nom de Célestins.

C'est d'ailleurs dans son ermitage, certains disent dans sa grotte, que le moine ermite Pietro del Morrone, futur Célestin V, est interpellé pour se faire signifier son élection à la papauté en 1294 (il ne le restera que quelques mois, trop inadapté sans nul doute à cette fonction) ! En tout cas, l'Ordre des Célestins se développe, plus en Italie qu'en France. Quelques siècles après leur naissance, les moines semblent prêts à répondre aux vœux du cardinal de Sourdis et reprendre la direction du sanctuaire Notre-Dame de Verdélais.

Six religieux et un frère oblat s'y installent en mars 1625. Ils entreprennent aussitôt de gros travaux, achevés en 1666 - quelque quarante ans plus tard. Ainsi, grâce à eux, se perpétue la tradition érémitique et mariale au sanctuaire de Verdélais. Toutefois, la vie en ce lieu n'est guère facile : la Fronde des Princes notamment perturbe la région, avec son lot habituel de pillages et de destruc-

tions. D'une façon générale, le siècle de Louis XIV est terrible, siècle sans aucun doute le plus difficile pour les populations, avec la répétition des guerres, des famines et des épidémies, qui n'épargnent guère les moines.

Si la situation s'améliore sans nul doute avec « *le beau 18<sup>e</sup> siècle* », l'esprit religieux et monastique quant à lui, s'affaiblit. *Le mouvement des Lumières* contribue à cette crise d'identité, notamment des moines, qui sont de moins en moins nombreux dans les communautés. Une crise de la piété, plutôt qu'une déchristianisation en profondeur (comme on l'a parfois dit), touche les laïcs et amplifie la désaffection pour les pèlerinages.

De plus, l'action de ces moines célestins ne correspond pas véritablement à une *activité dite utile*, comme l'enseignement ou le soin aux pauvres, qui épargnent quelque peu les religieux du discrédit général des temps.

Ainsi, les moines ermites de Notre-Dame de Verdélais subissent-ils de plein fouet la crise de l'Église catholique et vont tout naturellement disparaître à la fin du 18<sup>e</sup> siècle. La *Commission des Réguliers* mise en place par Louis XV en 1766, décide, après enquête menée auprès de toutes les familles régulières du pays, de supprimer un certain nombre d'ordres. Parmi eux, il y a les Célestins mais aussi d'autres familles érémitiques, dont les Camaldules et les Grandmontains. Les Célestins ne possèdent plus alors dans le royaume que dix-sept maisons avec cent soixante cinq religieux (en 1768). En 1779, l'Ordre est supprimé. A nouveau, Notre-Dame de Verdélais tombe dans le silence et l'oubli... La Révolution française de 1789 c'est la nationalisation des biens du clergé et la campagne de déchristianisation sous la Terreur, qui ne peuvent qu'assombrir l'espoir d'une renaissance du site. Ainsi va l'histoire...

## ***De nouveaux ermites ? Un espoir sur le court terme***

Alors, *au 19<sup>e</sup> siècle*, au lendemain de la Révolution française, peut-on à nouveau espérer une renaissance religieuse ? Oui, celle-ci se produit, en parallèle à une sécularisation de la société, au rythme des décennies. De nouvelles familles religieuses naissent et se développent, davantage orientées vers l'apostolat, notamment des populations ouvrières nouvelles ou dans les terres de missions lointaines. En 1816, naît ainsi à Lyon la congrégation séculière des *pères maristes* qui est officiellement approuvée par le pape en 1836. Dès ce moment, ils sont appelés à Verdélais pour y reprendre le sanctuaire marial, ce qu'ils font avec succès.

Mais dans leur piété, dans leurs références spirituelles, on ne note pas de lien direct avec le mouvement et la tradition érémitiques. Il semble bien que *la dimension mariale du sanctuaire l'emporte sur la dimension érémitique*, désormais vouée, non pas à l'oubli mais bien reléguée dans le passé. La situation est quelque peu identique, lorsque la famille des Passionnistes, clercs séculiers à vocation missionnaire depuis le 18<sup>e</sup> siècle (fondation en 1727), succède aux Pères maristes en 1990. Enfin, en 2007, les religieux marianistes reprennent à leur tour le sanctuaire, sans avoir une vocation érémitique.

### ***Que dire donc, en ce 20<sup>e</sup> siècle finissant ?***

Certes, les différentes familles religieuses qui se sont succédées au sanctuaire de Verdélais depuis la Révolution, n'ont pas de tradition ni de vocation érémitiques. Néanmoins, il est possible de dire que le culte marial, qui fait aussi l'identité du lieu, rapproche les fidèles des ermites. De fait, la Vierge souffrante au pied de la Croix, la Mère des Douleurs ou la mère Consolatrice des Affligés rappelle que les ermites, par leur choix de vie solitaire et ascétique, choisissent la souffrance comme chemin

d'expiation des fautes humaines. Ils partagent les souffrances du Christ, les souffrances de la Vierge Marie et font souvent de leur ermitage, un endroit de consolation pour des pèlerins souffrants et perdus. *La souffrance partagée et dépassée* est peut-être le point d'union, le point focalisateur de la spiritualité mariale et érémitique. Les Passionnistes par exemple, présents à Verdélais jusqu'en 2007, ont de tout temps développé un culte dolo-riste et célébré avec grandeur la fête de Notre-Dame des Douleurs. Ainsi l'on pourrait dire que l'esprit érémitique n'a pas totalement disparu du sanctuaire.

### *Et demain ?*

La tradition érémitique peut-elle concrètement renaître ? Il est difficile de le dire mais il est toujours possible que quelqu'un veuille vivre en solitaire auprès de Notre-Dame de Verdélais une vocation érémitique et redonner force et vie à une tradition, qui alors ne sera plus seulement du passé. Car l'érémitisme, bien que rare, reste une réalité vivante de nos jours. Des hommes et des femmes, assoiffés de plénitude et de radicalisme, optent encore pour cette façon de vivre leur foi. Ainsi, le 17 mai 1966, le frère Antoine de l'abbaye de Bellefontaine, prit-il ses distances avec sa communauté cistercienne, avec l'accord de ses supérieurs. Il s'installa sur le rocher escarpé de Roquebrune sur Argens (Var), dans une grotte. Il y demeura, seul et priant, pendant 25 ans environ, comme il le raconte dans son livre « *Une Bouffée d'ermite* ». <sup>10</sup> Plus récemment encore, en oct. 2011, on apprenait le décès du célèbre bénédictin de La Pierre-qui-Vire, le p. Adalbert de Vogüé lequel, en 1974, âgé alors d'une cinquantaine d'années, avait décidé de mener « *une vie solitaire* », selon son expression, dans une petite maison proche de la ferme jouxtant l'abbaye. Ce n'est qu'en 2009, après 35 ans passé dans son ermitage, qu'il rejoignit sa communauté, pour des raisons de santé

---

<sup>10</sup> Frère Antoine, *Une bouffée d'ermite*, Paris, Presse Pocket, 2000.

et de sécurité. Combien d'autres moines ou moniales, comme eux, décident un beau jour, de vivre ce chemin de solitude, sans faire parler d'eux pour autant... ? Il est difficile de le savoir. En tout cas, l'érémisme n'a pas disparu et attire encore des vocations. Il n'y a pas jusqu'à l'écrivain Sylvain Tesson qui, âgé de 38 ans, décida de partir vivre une expérience de six mois en ermite dans les forêts de Sibérie. Il en a rapporté un très beau livre, intitulé « *Dans les forêts de Sibérie* ». Outre la révélation d'une expérience difficile mais possible de vivre en ermite, pour un homme de la ville comme lui, ce livre est en même temps une magnifique réflexion sur le temps qui passe, sur la beauté du monde et la vie intérieure : « *Être seul, c'est entendre le silence... J'ai atteint le débarcadère de ma vie. Je vais enfin savoir si j'ai une vie intérieure.* »<sup>11</sup>

### ***Conclusion :*** ***l'entretien de la tradition érémitique ?***

Si nous faisons le bilan de l'histoire de Notre-Dame de Verdelais et de sa tradition érémitique, nous pouvons constater que celle-ci est riche et intéressante. Riche et intéressante parce qu'elle s'inscrit dans une histoire de l'Église plus large que la simple histoire locale et que celle des personnages qui ont retenu notre attention.

Riche et intéressante parce qu'elle nous interpelle sur la pérennité, au-delà du temps, d'une tradition et d'un esprit érémitique, *pérennité appuyée sur une adaptation renouvelée à son époque. C'est là l'esprit même du concile Vatican II.*<sup>12</sup> Le slogan « *Tradition et aggiornamento* » qui est celui de ce concile, s'applique aussi à l'histoire érémitique de Notre-Dame de Verdelais : tradition érémitique et renouvellement, modernité dans le respect, dans la filiation de cette tradition.

---

<sup>11</sup> Sylvain Tesson, *Dans les forêts de Sibérie*, Paris, Gallimard, 2011.

<sup>12</sup> S. HASQUENOPH, *Histoire des Ordres et Congrégations religieuses en France du Moyen Âge à nos jours*, éd. Champ Vallon, 2009.